

J.-J. Arthur Malu-Malu

Le CONGO KINSHASA



Nouvelle édition revue et enrichie

KARTHALA

LE CONGO-KINSHASA

Visitez notre site :
www.karthala.com
Paiement sécurisé

Couverture : Vue aérienne du Fleuve Congo en RDC.
Photo de Mint Images Frans Lanting.
Copyright Getty Images.

© Éditions KARTHALA, 2014
ISBN : 978-2-8111-1284-4

Jean-Jacques Arthur Malu-Malu

Le Congo Kinshasa

Nouvelle édition revue et enrichie

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

LE CONGO-KINSHASA

Nom officiel : République démocratique du Congo.

Chef de l'État : Joseph Kabila (depuis 2001).

Superficie : 2 345 409 km².

Capitale : Kinshasa.

Villes principales : Lubumbashi, Kisangani, Kananga, Bukavu, Mbuji-Mayi, Matadi, Goma, etc.

Population : 67,51 millions d'habitants (Banque mondiale, 2013).

Densité de population : environ 29 habitants au km².

Part de la population urbaine : 35 % de la population totale.

Taux d'alphabétisation : 67 % (Rapport PNUD, 2011).

Espérance de vie : 50 ans (Banque mondiale, 2013).

Indice de fécondité : 6,3 enfants par femme.

Indice de développement humain (IDH) du PNUD : 0,239 en 2010, qui situe la RDC à la 168^e place (sur 169). L'IDH prend en compte la longévité, l'instruction et les conditions de vie.

Langue officielle : français.

Langues nationales : lingala, kikongo, tshiluba et swahili.

Monnaie : franc congolais.

Fête nationale : 30 juin.

Religions : chrétiens (majoritaires), musulmans, kimbanguistes.

Produit intérieur brut (PIB) : 30,63 milliards de dollars (Banque mondiale, 2013).

Taux de croissance : 8,5 % (Banque mondiale, 2013).

Taux d'inflation : 1,6 % (Banque mondiale, 2013).

*À mon père Fernand Malu-Malu,
à mon frère Florent Malu-Malu,
qui sont partis trop tôt pour lire ce livre.
À ma mère Scholastique Mawe Lukombo.*



Les provinces du Congo et leur chef-lieu

Introduction

On peut s’imaginer, à tort, qu’écrire un livre sur son pays natal est facile. Mais l’exercice peut nettement se compliquer quand le pays en question s’appelle République démocratique du Congo¹, un mini-continent dont les réalités socioculturelles sont aussi diverses que les régions qui le composent.

Ce vaste pays, dont les frontières actuelles ont été esquissées lors de la Conférence de Berlin en 1885, est à la fois connu et méconnu de ses fils. Qui peut véritablement se targuer de le connaître « à fond » ? La RDC est un univers complexe qui n’a pas encore livré tous ses secrets. Cette complexité tient à son histoire tumultueuse, faite de guerres, de rébellions, de sécessions, de dictatures, de déboires économiques, etc.

Pour réactualiser ce livre, dont la première version est parue en 2002, j’ai eu accès à une masse d’informations, y compris la littérature officielle produite sous la colonisation par la Belgique. J’ai également consulté plusieurs spécialistes de la RDC. J’ai aussi fouillé dans ma propre mémoire et mon vécu personnel et professionnel. Je me suis rendu dans neuf des onze provinces congolaises. Je ne me suis pas limité à la capitale Kinshasa où je suis né. En effet, je me suis aventuré hors des centres urbains et dans des bourgades éloignées, voire enclavées. Des bourgades perdues au plus profond de la forêt tropicale ou de la brousse, qui n’apparaissent pas toujours sur la carte de la RDC. Le contraste est saisissant entre les quartiers riches de Kinshasa et la plupart de ces zones reculées. Il m’est arrivé de me retrouver dans des localités où les populations sont presque dépourvues de tout, sauf peut-être

1. Pour des raisons de commodité et d’usage, nous l’appellerons parfois Congo-Kinshasa, et non par sa dénomination officielle (n.d.é.).

d'une certaine joie de vivre. L'acquisition d'un nouveau « smartphone » ou d'une très bonne connexion Internet ne fait pas (encore) partie de leurs préoccupations. La triste réalité est que malgré ses abondantes ressources naturelles, la RDC, pays de tous les paradoxes, est pauvre. Sa population est l'une des plus démunies de la planète. Pour une partie de ses habitants, les conditions de vie sont très difficiles. La lutte pour la survie est une bataille qu'ils livrent au quotidien. Ils parviennent, tant bien que mal, à se tirer d'affaire, en recourant souvent à la débrouille.

Les vrais défis, ceux du développement, restent à relever. Mais pour y arriver, il faut une forte volonté politique. Là est le nœud du problème. Car si l'on examine le parcours chaotique du Congo-Zaïre depuis son accession à l'indépendance, le 30 juin 1960, on se rend vite compte que cette volonté a fait cruellement défaut. Les trois premiers présidents du Congo-Zaïre indépendant, Joseph Kasa-Vubu, Mobutu Sese Seko et Laurent-Désiré Kabila, qui ont dirigé dans des contextes et à des moments très différents, ont eu, en effet, un dénominateur commun : ils n'ont pas réussi à faire décoller économiquement le pays.

La situation ne s'est guère améliorée sous Joseph Kabila, aux commandes du pays depuis 2001. Elu en 2006, il a été réélu, sur fond de contestation, en 2011, à la faveur d'un scrutin marqué par de nombreux dysfonctionnements. Aux difficultés économiques s'est ajoutée l'insécurité dans les provinces de l'est, avec son cortège de meurtres, de viols et de pillages. Une situation résultant de conflits à répétition nés du génocide rwandais en 1994, dont la RDC tente péniblement de sortir.

Son territoire a été partiellement occupé par des armées étrangères au début des années 2000. Et en 2014, malgré la reddition du M23 (un mouvement rebelle soutenu par le Rwanda), plusieurs groupes armés faisaient encore la loi dans certaines localités de l'est du pays. Le gouvernement congolais a du mal à asseoir son autorité sur l'ensemble du territoire national.

Le bilan du Congo-Kinshasa indépendant est globalement plutôt négatif. Alors, qu'est-ce qui peut changer à court ou moyen terme ? Les Congolais sont-ils aujourd'hui, plus qu'hier, capables d'affronter les grands enjeux de l'heure ? L'avenir nous le dira.

1

Espaces, populations, langues et religions

L'espace

Un mini-continent

Située en plein cœur du continent africain, à cheval sur l'Équateur, la République démocratique du Congo (RDC) est un pays immense, particulièrement gâté par la nature. Avec ses quelque 2 345 409 kilomètres carrés, elle représente à elle seule le treizième de l'étendue de l'Afrique.

Du point de vue de la superficie, la RDC est le deuxième pays du continent, derrière l'Algérie. Si l'Algérie est partiellement désertique, la RDC, en revanche, ne connaît pas ce phénomène.

Le pays ne dispose que d'une ouverture très limitée sur la mer qui correspond à un goulet pris en sandwich entre l'enclave angolaise de Cabinda et le reste de l'Angola. Son territoire est délimité par 9 165 kilomètres de frontières. Pas moins de neuf pays, appartenant à des aires linguistiques diverses, ceinturent la RDC. Plus de 1 200 kilomètres de cours d'eau (Congo, Oubangui) la séparent à l'ouest et au nord du Congo-Brazzaville et de la République centrafricaine, deux pays francophones rattachés à la zone franc. Sur environ 1 400 kilomètres, sa frontière avec le

Sud-Soudan anglophone, au nord-est, correspond à peu près au seuil de partage des eaux entre les bassins du Congo et du Nil. À l'est, l'axe tectonique des Grands Lacs marque, dans une direction nord-sud, ses frontières avec l'Ouganda anglophone, le Rwanda et le Burundi francophones et la Tanzanie anglophone. Au sud-est, la RDC fait frontière avec la Zambie, autre pays anglophone, et au sud-ouest, avec l'Angola lusophone.

Un relief diversifié

Ce vaste morceau du continent noir occupe essentiellement le bassin du fleuve Congo, connu à l'époque du président Mobutu sous le nom de Zaïre. Il étonne par la diversité et la complexité de son relief. La nature y a effectué un savant dosage de plateaux, de cuvettes et de montagnes, de forêts et de savanes. On estime que près de la moitié du territoire national (43 %) est couverte par la forêt.

La partie centrale est occupée par une immense cuvette alluvionnaire, d'une altitude moyenne de 400 mètres. À part quelques reliefs peu accentués, elle est d'une régularité étonnante. Elle est limitée au nord par les eaux de l'Oubangui et du Chari, au sud par les plateaux du Kasai et du Katanga, à l'est par les massifs des Grands Lacs et à l'ouest par le Mayumbe dans le Bas-Congo.

La cuvette centrale est ceinturée par une série de plateaux. Au nord, se trouvent ceux de l'Uélé. Au sud, ceux de la province du Bandundu sont incisés par un réseau de vallées de direction sud-nord. Plus au sud-est, les plateaux du Kasai sont entrecoupés de vallées, dont l'altitude tend à s'élever vers l'est. À l'extrême sud-est, les hautes terres du Katanga ressemblent à un bastion fait de massifs d'altitude moyenne dépassant les 1 000 mètres, coupés de profondes dépressions. L'ouest de la province est constitué de plateaux aux surfaces tranquilles, tandis que le centre se compose d'une série de massifs au relief tourmenté entourant la dépression de l'Upemba. La partie orientale s'étend autour du massif de Kundelungu, qui atteint 1 600 mètres, à l'ouest du lac Mweru.

La zone située dans l'extrême ouest du pays est occupée par le massif du Mayumbe, un impressionnant ensemble de collines reliées par des cols étroits, avec une série de vallées enchevêtrées, dont l'altitude, de 750 mètres en moyenne, culmine à 1 050 mètres. Bien que peu élevé, ce bourrelet joue un rôle de barrage pour l'évacuation des eaux de la cuvette centrale. La côte présente soit des parties basses, soit de vastes plages de sable, soit des falaises.

La partie orientale du pays est très accidentée. Le rebord est de la cuvette centrale présente, en effet, un relief vigoureux, dominé par l'immense fracture du Rift Valley, large de 40 kilomètres et longue de 1 400 kilomètres. Cette zone est le résultat de violents bouleversements tectoniques du début de l'ère tertiaire et de poussées volcaniques observées plus tard dans la région. Le fond de la fracture est occupé par une série de lacs qui sont autant de frontières pour la RDC : lacs Albert et Édouard au nord, lac Kivu au centre et lacs Tanganyika et Mweru au sud. Le fossé est encadré par deux massifs montagneux et coupé, au nord-est du lac Kivu, par les monts Virunga qui séparent le bassin du Nil de celui du Congo.

La chaîne occidentale longe le lac Tanganyika. Elle s'élève au nord de cette grande nappe d'eau, puis s'abaisse en suivant le cours de la Ruzizi avant de se redresser vigoureusement au nord-est du lac Édouard. Elle s'évanouit de nouveau dans les forêts de l'Ituri avant de refaire surface aux abords du lac Kivu.

La chaîne orientale débute aux environs de Kigoma. Au nord de cette chaîne, entre les lacs Édouard et Albert, se trouve le Ruwenzori, connu depuis l'Antiquité sous l'appellation des « Monts de la lune ». Son sommet, long de 130 kilomètres et large de 100 kilomètres, culmine à 5 119 mètres. C'est le troisième d'Afrique. La chaîne des Virunga contient une centaine de volcans dont certains dépassent 4 000 mètres. Deux sont encore en activité : le Nyamulagira, haut de 3 058 mètres, et le Nyiragongo, atteignant 3 470 mètres, qui entrent en éruption de façon alternative, causant d'énormes dégâts alentour.

Les onze provinces de la RDC

Bien que la Constitution adoptée en février 2006 prévoit un découpage administratif en 26 provinces, la RDC compte toujours 11 provinces : Kinshasa, le Bas-Congo, le Bandundu, l'Équateur, le Kasai oriental, le Kasai occidental, le Nord-Kivu, le Sud-Kivu, le Maniema, la Province orientale et le Katanga. Ce découpage est hérité du régime du maréchal Mobutu déchu le 17 mai 1997. Deux provinces, le Bas-Congo et la Province orientale, qui, auparavant, s'appelaient respectivement Bas-Zaïre et Haut-Zaïre, ont changé de nom sous Laurent-Désiré Kabila.

Chaque province est administrée par un gouvernement provincial et une assemblée provinciale. Le gouverneur et le président de l'Assemblée provinciale sont élus. Hormis la ville de Kinshasa, la capitale, chaque province est dotée d'un chef-lieu : Matadi (Bas-Congo), Lubumbashi (Katanga), Kananga (Kasai occidental), Mbuji-Mayi (Kasai oriental), Kikwit (Bandundu), Kindu (Maniema), Goma (Nord-Kivu), Bukavu (Sud-Kivu), Mbandaka (Équateur) et Kisangani (Province orientale).

L'histoire et la géographie ont contribué à façonner une identité propre à chaque grande région. L'ouest, qui comprend Kinshasa, le Bandundu et le Bas-Congo, des régions lingalophones et kikongo-phones, est tourné vers l'océan Atlantique. Principalement agricole, il est très lié au Congo-Brazzaville voisin avec lequel il entretient des relations privilégiées par le biais des populations kongo et batéké. Les zones du sud-ouest ont, pour leur part, des contacts plus étroits avec l'Angola.

La province de l'Équateur, une vaste région forestière, est lingalophone. Par sa position, elle est tournée vers la République centrafricaine et le Cameroun. La Province orientale, forestière et minière, entretient des relations étroites avec les Émirats arabes et l'Asie, via le Soudan et l'Ouganda.

L'Est, composé des provinces du Nord-Kivu et du Sud-Kivu, est une région swahiliphone, aux densités de populations élevées. Il dispose de terres volcaniques fertiles propices à l'agriculture et à l'élevage et de gisements miniers (or et coltan) très convoités. Épicentre du drame rwandais, occupé pendant quelques années par le Rwanda, l'Est congolais a été le théâtre de nombreux conflits menés par des groupes rebelles armés. Des poches de forte insécurité y persistent.

Situées au cœur de l'espace congolais, les provinces du Kasai oriental et du Kasai occidental sont riches en diamants. Bien que privées de débouchés directs sur l'étranger, elles effectuent une grande partie de leurs transactions avec l'Afrique du Sud. La province du Katanga tourne également le dos à l'Atlantique et à Kinshasa. Peuplée de plus de huit millions d'habitants swahiliphones, cette région qui abrite les riches gisements miniers de cuivre et de cobalt est un pôle très ouvert en direction de l'Afrique orientale et surtout australe. Elle a en effet, développé des échanges et des flux d'investissement très importants avec l'Afrique du Sud, *via* la Zambie.

Une hydrographie de rêve

Étalée sur l'immense bassin du fleuve Congo, la RDC est pourvue d'un réseau hydrographique très dense et assez bien réparti. Rattachées au bassin du Nil, seules deux régions échappent à l'emprise du fleuve : le nord-ouest du Mayumbe, drainé par un petit fleuve côtier, le Shiloango, et les abords des lacs Albert et Édouard.

Le fleuve Congo, le plus important du pays, est long de 4 374 kilomètres. Doté d'innombrables affluents répartis de part et d'autre de l'équateur et alimenté toute l'année par des pluies équatoriales et tropicales, ce puissant fleuve est le deuxième au monde après l'Amazonie par son débit, de 30 000 mètres cubes par seconde à l'embouchure, et par la superficie de son bassin estimée à 3 684 000 kilomètres carrés. Par sa longueur, il occupe la deuxième place en Afrique après le Nil et la cinquième au monde.

Le Congo prend sa source à 1 550 mètres d'altitude dans le Katanga. De là jusqu'à Kisangani, il s'appelle Lualaba. D'abord torrentueux, il s'apaise en pénétrant dans la dépression de l'Upemba. Son cours de direction sud-nord se présente comme une succession de biefs calmes et de rapides. Au passage, il s'enrichit de multiples petits affluents dont la Lufira et la Luvua, autre tributaire important, émissaire du lac Mweru. À Kisangani, le fleuve change de direction. Il s'infléchit vers l'ouest, puis vers le sud, s'élargit, recevant de longs et nombreux affluents dont les principaux sont, sur la rive droite, l'Aruwimi, qui porte le nom

d'Ituri dans la région qu'il arrose, la Mongala et l'Oubangui et, sur la rive gauche, le Lomani, la Lulonga et le Ruki. Large de 10 kilomètres, son lit est alors encombré d'îles et de bancs de sable sur un tiers de son cours.

À partir du confluent avec la Kwa, issue de la réunion des rivières Kasai et Fimi, le cours du Congo se resserre. En amont de Kinshasa, il pénètre dans le Pool Malebo, une vaste dépression coupée d'îles dont la plus grande est l'île Mbamu. En aval de la capitale, le fleuve franchit les rapides de Kinsuka par un goulet de 1 650 mètres de large. De Kinshasa à Matadi, il franchit 32 cascades sur 300 kilomètres, avec une dénivellation de 265 mètres. En traversant le Mayumbe, il change plusieurs fois de direction. Au-delà de Matadi, sa largeur s'épanouit de nouveau, atteignant 4 600 mètres à Boma et quelque 10 kilomètres au niveau de son estuaire, entouré de monts de près de 500 mètres de haut.

Ce puissant fleuve, au régime régulier et complexe, présente un énorme potentiel énergétique et d'importantes possibilités de navigation intérieure, en dépit des entraves causées par les rapides, les bancs de sable et une végétation luxuriante et abondante. C'est lui qui a permis la pénétration de la cuvette centrale et de l'ensemble du pays par les populations bantoues mais aussi par les explorateurs au service des colonisateurs, comme Stanley, à la fin du XIX^e siècle.

La RDC comporte également une quinzaine de lacs, véritables mers intérieures qui totalisent quelque 180 000 km², dont la majorité sont tributaires du bassin du fleuve Congo. On les divise en trois groupes : nord-ouest, sud-est et est. Au nord-ouest, le lac Mai Ndombe et le lac Tumba recouvrent les régions les plus basses de la cuvette centrale. Au sud-est, se trouvent les lacs Bangwelo et Mweru. À l'est, le lac Kivu, qui comprend beaucoup d'îles, est, avec une altitude de 1 460 mètres, le plus élevé du pays. Il renferme d'énormes quantités de gaz méthane. Toujours à l'est, le lac Tanganyika, avec une longueur de 650 kilomètres et une largeur de 54 kilomètres, est le plus grand d'Afrique centrale. C'est l'un des lacs les plus poissonneux du monde.

Un pays au climat chaud et humide

La grande majorité du territoire congolais est soumise aux conditions du climat équatorial. Mais, compte tenu de son immensité et de la diversité de son relief, la RDC est également soumise au climat tropical, principalement au sud de la cuvette congolaise, avec ses deux variantes, tropical humide et tropical à saison sèche prolongée, et au climat montagnard dans les zones de montagnes, en particulier dans l'est du pays. Autre caractéristique de la RDC, sa position de part et d'autre de l'équateur entraîne une inversion des saisons selon que l'on se situe au nord ou au sud de cette ligne.

La température moyenne oscille entre 19 et 25°C et l'ensemble du territoire est assez bien arrosé. Aucune région ne connaît de problème de sécheresse et les précipitations dépassent partout 1 200 millimètres par an. Toutefois, on observe des variations d'une zone à l'autre. Ainsi, la température moyenne tourne autour de 24-25°C dans le nord, la cuvette centrale, le Nord-Katanga, le Kasai, le Bas-Congo et Kinshasa. Elle descend à 19°C à Goma, dans l'est, et s'établit à environ 20°C sur les hauts plateaux du Katanga. Elle est en général très élevée en mars et en avril dans le nord, dans la cuvette centrale et dans le Bas-Congo. En revanche, dans le sud du Kasai et dans le nord du Katanga, ce phénomène a lieu en septembre. Le Sud-Katanga et la région située au bord du lac Tanganyika connaissent les températures les plus chaudes en octobre.

En zone équatoriale, la température ne varie quasiment pas tout au long de l'année, la pluie tombe de janvier à décembre sans discontinuer. En fait, il n'y a pas à proprement parler de changement de saison. Dans les régions soumises au climat tropical humide, au sud de la zone équatoriale, on distingue une saison sèche de 3 à 4 mois, qui court de juin à septembre. Les températures y sont plus fraîches pouvant descendre jusqu'à 17°C. Les pluies, abondantes, reprennent à partir du mois d'octobre jusqu'en mai-juin. Elles sont généralement précédées d'une augmentation de la température. Le climat tropical à longue saison sèche, qui concerne principalement le sud du Katanga, se caractérise par une

longue saison sèche qui dure d'avril à octobre, pendant laquelle la température se rafraîchit nettement.

Dans la région littorale, les précipitations dépassent rarement les 1 200 millimètres par an, les températures sont relativement basses, l'insolation minimale et la nébulosité maximale. Cette zone doit ses caractères à l'influence du courant froid de Benguela qui refroidit les masses d'air. En zone de montagnes, notamment dans l'est et le sud-est du pays, les températures s'abaissent au fur et à mesure que l'altitude s'élève, pouvant tomber jusqu'à 10°C au-dessus de 3 000 mètres et 0°C au-delà de 4 500 mètres. En revanche, les pluies, qui sont en moyenne de 2 200 millimètres par an, augmentent avec l'altitude.

Forêts et savanes

La végétation présente une très grande variété, liée aux conditions climatiques, au relief, à la qualité des sols ainsi qu'à l'action des différentes populations qui peuplent le pays. On distingue trois grands types de paysages : les forêts denses, les forêts claires et les savanes. Le domaine forestier couvre près de la moitié du territoire. Les forêts denses s'étendent dans les zones très humides, de part et d'autre de l'équateur, et dans les régions qui reçoivent plus de 1 600 millimètres d'eau par an. Elles tapissent tout le fond de la cuvette centrale. Dans certaines régions, elles forment des galeries forestières le long des cours d'eau. La forêt dense humide, sempervirente, c'est-à-dire toujours verte, est quasi impénétrable. Elle occupe les secteurs de la cuvette à l'abri des inondations. C'est la forêt équatoriale dont les grands arbres forment un dôme continu à 35-45 mètres. Tantôt homogène, tantôt hétérogène, elle est remplacée parfois par une forêt secondaire, suite à des défrichements répétés. La forêt dense humide semi-décidue, c'est-à-dire aux feuilles caduques, occupe les bordures de la cuvette jusqu'aux zones qui subissent 3 à 4 mois de saison sèche. Près de la moitié des arbres y perdent périodiquement leurs feuilles. Ce domaine fait ou a fait l'objet d'une intense exploitation. C'est le

cas de la forêt du Mayumbe. Rendues fragiles par les défrichements successifs, ces forêts ont parfois fait place à des savanes.

Les forêts établies sur des terrains humides ou inondables occupent de vastes étendues. On les trouve dans la cuvette centrale et le long des fleuves où la crue recouvre le sol pendant une grande partie de l'année. C'est le domaine des forêts insalubres, dépeuplées, aux grands arbres dominant un sous-bois clair. Les marécages permanents et les fonds de vallées sont occupés par une forêt inondée. Les eaux salées du littoral et de l'estuaire du fleuve Congo sont le terrain de prédilection des mangroves, des forêts basses peuplées de palétuviers.

Les forêts claires, caractéristiques des zones à longue saison sèche, se rencontrent le long du littoral et dans le Katanga. Elles sont composées de solides arbres de petite taille, susceptibles de résister à un climat plus sec. Vers l'est, avec l'altitude, la taille des grands arbres se modifie et leur faciès change. Au fur et à mesure que l'on s'élève, les arbres se raréfient jusqu'à disparaître au profit de plantes grasses.

Dans les régions où la saison sèche est marquée et le climat moins humide, notamment dans le Bas-Congo et le Kasai, on trouve des savanes arborées, domaines de prédilection des mammifères herbivores. Ce sont également des régions d'élevage. Les savanes herbeuses, elles, forment des grandes plaines incultes pratiquement sans arbres. On les rencontre dans les régions à longue saison sèche. Elles s'étendent sur les hauts plateaux du Katanga et dans le Kwango, à l'ouest. Ici, la végétation est assez pauvre.

Du fait de l'humidité et de la chaleur, les sols congolais sont riches en fer et en alumine. Ils renferment en outre un large éventail de minerais et de métaux. La RDC compterait aussi des ressources pétrolières non négligeables, en mer comme sur terre.

Les aires protégées de la RDC

Les aires protégées de la RDC couvrent une superficie administrative de 26 millions d'hectares, soit 11 % du territoire national. Les catégories les plus représentées sont les domaines de chasse (10,07 millions d'ha), les parcs nationaux (8,25 millions d'ha) et les réserves naturelles (6,44 millions d'ha).

La RDC compte 7 parcs nationaux :

- le parc national des Virunga (province du Nord-Kivu), d'une superficie de 800 000 ha, il a été créé en 1925 sous le nom de Parc national Albert, et fut le premier parc national d'Afrique ;
- le parc national de Garamba (Province orientale), créé en 1938, d'une superficie de 500 000 ha ;
- le parc national de Upemba (province du Katanga), créé en 1939, d'une superficie de 1 million d'ha ;
- le parc national de Kahuzi Biega (à cheval sur les provinces du Sud-Kivu, du Nord-Kivu et du Maniema), créé en 1970, d'une superficie de 600 000 ha ;
- le parc national de Kundelungu (province du Katanga), créé en 1970, d'une superficie de 750 000 ha ;
- le parc national de Maiko (province du Maniema), créé en 1970, d'une superficie de 1 million d'ha ;
- le parc national de Salonga (à cheval sur les provinces du Bandundu, de l'Équateur et du Kasai-Occidental), créé en 1970, d'une superficie de 3,6 millions d'ha.

La RDC abrite 5 sites du patrimoine mondial de l'Unesco : les parcs nationaux des Virunga, de Kahuzi-Biega, de Garamba et de Salonga et la réserve de faune des okapis.

Les populations

Plus de 67 millions d'habitants

Faute d'un recensement récent, le dernier datant de 1984, il est difficile de dénombrer avec exactitude la population congolaise. De 13,5 millions en 1958, celle-ci est passée à 21,6 millions

en 1970 et 30,7 millions en 1984. En 2010, selon le rapport sur le développement humain du PNUD, elle était estimée à 67,8 millions d'habitants et projetée à 108,6 millions en 2030.

Cette population se caractérise par son extrême jeunesse. En effet, près de 50 % des Congolais ont moins de 15 ans et 54 % moins de 18 ans. Alors que les moins de 5 ans constituent 18,9 % du total des habitants, les personnes âgées de plus de 60 ans ne dépassent pas 5 % de la population. Les femmes sont légèrement plus nombreuses que les hommes, formant environ 51,5 % des Congolais.

En 1970, seulement 23 % de l'ensemble de la population résidaient en milieu urbain et, en 1984, près de 30 %. Ce taux serait passé à 35 % en 2010. Plusieurs facteurs expliquent la forte croissance de la population urbaine depuis les années 1970 : le taux de natalité, l'exode rural, favorisé par les conditions de vie dans les villages où les infrastructures de base sont en très mauvais état, et les conflits armés de la fin des années 1990 et du début de la décennie 2000, qui ont occasionné d'importants mouvements de population des campagnes vers les villes, notamment vers les grandes villes, voire d'une province à l'autre, en particulier vers Kinshasa.

Malgré tout, la RDC reste un pays peu peuplé. La densité moyenne de peuplement n'est, en effet, que de 36 habitants par km². En outre, la population est inégalement répartie sur le territoire national. Près de 47 % sont concentrés sur seulement 10 % du territoire, en particulier sur trois grands axes. Dans la partie méridionale du pays, on trouve de fortes concentrations de populations dans le Kwilu, le Mayumbe, les régions de la Lulua et de Mbuji-Mayi et les villes de Kinshasa, Kananga et Lubumbashi. Dans l'est du pays, entre Fizi et Aru, les densités de population dépassent 50 habitants au km². L'axe septentrional, quoique moins densément peuplé et de manière plus discontinue que les deux autres, constitue le troisième foyer de peuplement. Il couvre les plateaux du nord, en particulier ceux de Gemena et des Uélé autour de la région d'Isiro. Outre ces trois grands ensembles, il existe des taches de relative densité, disséminées sur tout le territoire : le long du fleuve Congo, de Kisangani à Basoko ; dans le Maniema et la vallée de la Lualaba,

dans le Nord-Katanga et sur la rive ouest du lac Tanganyika près de Kalemie. Ces zones de concentration humaine contrastent avec des vides de population, en particulier au cœur de la cuvette congolaise, occupée par la forêt.

Selon des projections établies par le PNUD, la population congolaise se répartissait, en 2007, de la manière suivante : 5 100 000 pour le Nord-Kivu ; 5 100 000 pour le Sud-Kivu ; 1 787 000 pour le Maniema ; 7 394 000 pour la Province orientale ; 6 793 000 pour l'Équateur ; 9 659 000 pour le Katanga ; 7 444 000 pour le Bandundu ; 7 854 000 pour Kinshasa ; 4 759 000 pour le Kasai occidental ; 5 807 000 pour le Kasai oriental et 4 237 000 pour le Bas-Congo.

70 % de pauvres

Selon le Rapport pays 2010 sur les progrès des Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD) en RDC, réalisé sous la direction du ministère du Plan, la majorité de la population congolaise est pauvre. Cette pauvreté se caractérise par de faibles revenus, des besoins alimentaires mal satisfaits, une grande difficulté à accéder aux soins de santé et à la scolarisation, et une incapacité à se loger décemment. Dans l'ensemble, l'incidence de la pauvreté, c'est-à-dire le pourcentage de personnes vivant avec un revenu inférieur à 1 dollar par personne et par jour, était de 71 % en 2007, et la consommation des plus pauvres représentait à peine 7,8 % de la consommation nationale. L'incidence de la pauvreté est plus élevée en milieu rural (75,7 %) qu'en milieu urbain (61,5 %). La capitale Kinshasa se distingue par un niveau de pauvreté plus faible (42 %). Elle est suivie par le Kasai occidental (55,8 %) et le Maniema (58,5 %). Les provinces les plus pauvres sont l'Équateur (93,6 %), le Bandundu (89,1 %) et le Sud-Kivu (84,7 %).

La situation alimentaire des Congolais est très précaire. Entre 1990 et 2001, le pourcentage de la population n'atteignant pas le niveau minimal d'apport calorique est passé de 31 à 73 %. Après 2001, la situation ne s'est pas vraiment améliorée. Le régime alimentaire des Congolais est essentiellement végétarien, une

grande proportion de calories provenant des céréales, des tubercules, des légumineuses et de l'huile de palme. Limitée, la consommation de viande et de poisson est d'un très faible apport calorique. De nombreux ménages ne consomment qu'un seul repas par jour et 44 % d'entre eux ne disposent pas de réserves alimentaires. Cette proportion est de 56 % dans les centres urbains.

Les différentes communautés ethniques

Bantous et Pygmées

Les quatre cinquièmes de la population congolaise appartiennent au groupe bantou. Mais, selon de nombreux anthropologues, historiens et ethnologues, le pays a connu des brassages bantou-nilotique et bantou-soudanais. À ces différents groupes s'ajoutent les Pygmées qui constituent une minorité. La présence de ces populations sur le sol congolais est ancienne. Elle remonte à plusieurs siècles. Nous reviendrons sur les mouvements migratoires qui ont permis à toutes ces populations d'occuper des pans entiers du vaste territoire congolais depuis des centaines d'années.

Peuples des clairières, les Bantous sont des agriculteurs, des pêcheurs et des chasseurs. Grands défricheurs, ils abattent les arbres, plantent, récoltent et vivent à proximité des rivières. Si les activités liées à la forêt et à l'agriculture occupent une place importante dans leur vie, en revanche, l'élevage fait partie de leurs points faibles.

Les Pygmées se trouvent dans sept pays : la République centrafricaine, la RDC, le Congo-Brazzaville, le Rwanda, le Gabon, le Cameroun et le Burundi. En RDC, ils se concentrent principalement dans trois provinces : la Province orientale, l'Équateur et le Kivu. On les classe en trois grands groupes : les Twa, les Mbuté et les Mbenga. Semi-nomades, les Pygmées vivent de préférence en « vase clos » à l'intérieur de la forêt, repliés sur eux-mêmes, sans beaucoup de contact avec les autres populations. Ils vivent de la chasse et de la cueillette et ont acquis une très grande connaissance de la forêt. Ce sont des spécialistes de la chasse à l'arme blanche. Ils considèrent les Bantous comme des usurpateurs

des techniques qu'ils ont développées : forge, piégeage, etc. Aux yeux des Bantous, les Pygmées passent pour des « sauvages », souffrant d'un complexe d'infériorité à cause de leur petite taille, et imperméables à toute forme de civilisation ou d'organisation. Au plan socio-ethnologique, les Pygmées sont considérés comme des nomades, contrairement aux Bantous, qui sont des sédentaires.

À l'époque de Mobutu, des efforts ont été fournis pour les intégrer dans les structures de l'État. Certains d'entre eux ont siégé au Parlement ou occupé des postes ministériels. D'autres, comme les Mbute de la Province orientale, réputés pour leurs qualités guerrières, ont pris une part active à la deuxième guerre du Shaba en 1978. À la demande des autorités militaires, ils ont rejoint les forces régulières en vue de combattre une poignée de rebelles congolais venus d'Angola pour tenter de renverser le régime. Une fois la guerre terminée, un « vibrant » hommage a été rendu par les dirigeants politiques aux combattants pygmées qui ont brillé par leur maîtrise du terrain et leurs techniques de guerre traditionnelles.

Ethnies, tribus et autres classifications

Le besoin de catégorisation s'est traduit par différentes tentatives de segmenter, répartir et classer les populations congolaises.

Plusieurs approches sont privilégiées. L'une d'entre elles retient le critère d'occupation des espaces géographiques. De ce point de vue, les populations congolaises sont réparties en plusieurs catégories : les peuples des forêts, ceux des savanes, des montagnes, les peuples de la cuvette, ceux des zones interlacustres, etc. Mais cette catégorisation, souvent hasardeuse, donne lieu à une certaine confusion.

Dans son ouvrage *Histoire du Congo*, l'historien congolais Isidore Ndaywel è Nziem présente, pour sa part, l'approche de Vansina dans son inventaire des espaces culturels au Congo. Selon celle-ci, on dénombrerait quatre régions, correspondant à quatre cultures, qui abritent en leur sein des espaces plus restreints : les cultures des savanes septentrionales qui comprennent les peuples

de l'Ubangi et de l'Uélé ; celles de forêt qui incluent les Pygmées, les peuples de l'Itimbiri, de la cuvette, de la région Balese-Komo et du Maniema ; les cultures des savanes méridionales dans lesquelles se retrouvent les Kongo, les peuples du Bas-Kasaï, du Kwango-Kasaï, du Kasaï-Katanga, de la région lunda, du Tanganyika et du Haut-Katanga ; enfin, les cultures de la zone interlacustre qui comprennent celles du Kivu et du nord-est.

D'autres spécialistes privilégient la notion de tribus et d'ethnies. Selon certains, la RDC compterait au moins 365 tribus, disposant chacune d'un dialecte tandis que d'autres répartissent les populations congolaises en grandes familles ethniques, subdivisées en sous-familles : les Bakongo, les Mongo, les Bakunda, les Babemba, les Lunda, les Baluba, les Bakuba, les Basonge, etc. Cette catégorisation a toutefois l'inconvénient d'être partielle. En effet, des « ensembles ethniques » sont purement et simplement omis dans cette énumération. C'est le cas de la plupart des populations qui peuplent la province de Bandundu dans l'ouest du pays.

Enfin, une autre approche regroupe les ethnies en quatre grands ensembles ethnico-culturels : les Bangala qui occupent toute la province de l'Équateur et une partie du nord Bandundu ; les Ba Kasaï, qui résident dans les deux provinces du Kasaï ; les Bakongo qui se trouvent dans la province du Bas-Congo et dans une partie du Bandundu notamment dans les sous-régions du Kwilu et du Kwango ; les Baswahili, communément appelés les « Ba Minasema » par les Bangala et les Bakongo, qui peuplent les provinces du Katanga, du Kivu et la Province orientale.

Les principales langues

Colonisation belge oblige, la langue officielle de la RDC est le français. Toutefois, les Congolais parlent une diversité de dialectes qui se rattachent à diverses sources bantoues, nigritiques, nilotiques, etc. Quatre langues africaines sont cependant reconnues comme nationales : le lingala, le kiswahili, le tshiluba et le kikongo. Les

deux premières sont qualifiées de véhiculaires, tandis que les deux autres sont des langues dites vernaculaires. De ces quatre langues, seul le tshiluba n'a pas de statut international. Toutefois, des linguistes estiment que le tshiluba peut être assimilé à une langue internationale, car, selon eux, des variantes sont parlées dans le nord-est de l'Angola et la Zambie.

Reconnues comme langues nationales, dont l'État doit assurer la promotion, dans la Constitution de février 2006 (article 1^{er}), ces quatre langues bénéficient toutes d'un temps d'antenne équitablement réparti dans les médias audiovisuels officiels et certains médias privés. Au siège de la Radio Télévision nationale congolaise (RTNC) et de Radio Okapi, la radio créée par la Fondation Hirondelle et appuyée par les Nations unies, à Kinshasa, tout est fait pour qu'aucune d'elles ne prenne plus d'importance que d'autres. En revanche, les stations régionales de la RTNC ou de Radio Okapi privilégient telle ou telle autre langue, selon le public visé.

Le lingala

Le lingala est une langue régionale qui n'appartient à aucune population. Elle est parlée non seulement en RDC, mais également dans le nord de l'Angola où se trouvent d'importantes communautés congolaises attirées par les diamants du sous-sol angolais, ainsi que dans une partie du Congo-Brazzaville et de la République centrafricaine.

L'origine de cette langue bantoue n'est pas très certaine. Plusieurs hypothèses sont avancées. Le lingala serait issu du dialecte losengo, d'une très faible extension en tant que langue ethnique, qui était l'idiome d'un petit groupe, connu sous l'appellation des « gens de l'eau », qui vivait dans l'actuelle province de l'Équateur.

Une autre hypothèse avance que le lingala viendrait de la langue des Bangala ou Ngala, des pêcheurs de la région de l'Équateur, qui parlaient un dialecte appelé bobangi. C'est ce dialecte qui, au contact des autres riverains du fleuve Congo, se serait métamorphosé pour donner une nouvelle langue, le lingala. Avant l'arrivée des Blancs, le commerce très actif le long du fleuve permit des

contacts et des échanges entre les populations. Le lingala se répandit donc dans tous les pays drainés par le Congo, l'Ubangui et ses affluents.

Après l'arrivée des Européens, le lingala servit de langue de communication aux commerçants, aux travailleurs et aux agents de l'État colonial, ainsi qu'aux soldats et aux missionnaires. C'est surtout en 1929, après que Kinshasa, alors Léopoldville, fût devenu la capitale de la colonie du Congo belge, que le lingala prit un essor considérable dans l'armée coloniale – la Force publique –, dans l'administration, la police, l'enseignement, l'évangélisation et parmi les ouvriers employés dans la construction des chemins de fer.

De l'avis de plusieurs linguistes, le lingala serait la langue la plus répandue en RDC. Principalement parlée dans le nord et l'ouest du pays, cette langue a toutefois fait une remarquable percée dans la plupart des provinces congolaises. Plusieurs facteurs expliquent ce rayonnement : la politique, les médias et la musique. L'ancien président Mobutu utilisait le lingala dans ses discours à la nation et lors de ses nombreux meetings populaires organisés ici et là. La langue a également été largement véhiculée par la presse audiovisuelle.

Enfin, la chanson a été un autre grand facteur d'expansion du lingala, à tel point que l'intérêt qu'on lui porte a largement dépassé les frontières nationales. Cette langue, qui témoigne d'une grande vitalité, intéresse, à l'étranger, bien des Africains amateurs de musique congolaise. Voici un échantillon des termes qui reviennent souvent dans les textes des paroliers congolais : *motema* (cœur), *mabanzo* (pensée), *bolingo* (amour), *libala* (mariage), *nalengi yo* (je t'aime), *ndoto* (rêve), *pinzoli* (larmes), *koyemba* (chanter), *kokumisa* (vanter, louer), *kobina* (danser), *komona* (voir), *kotala* (regarder), *lisolo* (conversation), *masanga* (boisson), etc.

Malgré le rayonnement que connaît le lingala à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, notons qu'en RDC, ses locuteurs se recrutent essentiellement parmi les populations de Kinshasa, de l'Équateur, du Bas-Congo, du Bandundu et de la Province orientale. Mais le lingala n'est pas parlé partout et par tous de la même façon. Chacune des provinces, où la langue est pratiquée, a

son « lingala ». Ainsi, le lingala parlé à Kinshasa se démarque de celui pratiqué dans l'Équateur.

En outre, on distingue plusieurs variantes de cette langue, liées aux groupes sociaux qui les pratiquent. Le lingala argotique, largement répandu à Kinshasa, trouve son origine dans le « billisme », « *kibill* » en lingala, un mouvement né dans les années 50 en relation avec la vogue du western qui submergea les grands centres du Congo belge. De toutes les légendes cinématographiques, le jeune public léopoldvillois retint surtout la figure héroïque de Buffalo Bill, héros de plusieurs westerns qui connurent un succès retentissant dans la ville. Le mouvement reçut par ses auteurs l'appellation d'« Indoubill », un agencement de deux vocables : le terme indien en référence aux adversaires de Bill et au chanvre dont la consommation était courante parmi la jeunesse et celui de « Bill ». Pour désigner la langue argotique qui était d'usage au sein du mouvement, les jeunes Bills employaient le terme de « kindoubill ».

Jusqu'en 1955, l'Indoubill, qui rassemblait les jeunes déscolarisés et désœuvrés, aux conditions familiales précaires, se distinguait par ses activités de banditisme et son goût pour le chanvre. À partir de novembre 1960, de nouvelles bandes se formèrent sous l'appellation de « Kibill ». Héritier du kindoubill et notamment de son vocabulaire argotique, et s'inscrivant dans le contexte politique troublé de l'après-indépendance, le mouvement recréa l'insécurité. Les bandes des Bills étaient avant tout des regroupements de jeunes d'un même quartier, de résidence tardive en ville, peu scolarisés et souvent sans emploi.

Ce lingala populaire s'est maintenu dans la capitale et s'est même développé. Il se caractérise par l'utilisation abusive de tournures truffées d'expressions argotiques et de mots français ou d'autres langues européennes, souvent déformées. Dans le parler kinoïse, on relève l'emploi exagéré des formes contractées. Ainsi, les Kinoïses disent plutôt *mbongo eza te* au lieu de *mbongo ezali te* (il n'y a pas d'argent), ou encore *asombi voiture* ou même *asombi car*, la version anglicisée, qui signifie « il a acheté une voiture », en lieu et place de *asombi motuka*.

Au passage, signalons la similitude entre *motuka* et *motor car*, son équivalent anglais. De même *bulangeti*, qui veut dire couver-

ture en lingala, se rapproche du mot *blanket* de la langue de Shakespeare. *Miliki*, qui signifie lait en lingala, est proche de *milk*, son équivalent en anglais.

La liste de ces similitudes n'est pas limitative. Parmi les mots les plus usités de ce lingala kinois, on trouve incontestablement « plan » et « bord », deux mots passe-partout et synonymes qui signifient « truc » ou « machin ». Et à l'instar de leurs pendants français, « plan » et « bord » deviennent parfois des termes sexuellement allusifs.

Le mot *mistik*, lui, a acquis un sens qui n'a rien à voir avec « mystique », son faux-ami français. En réalité, *mistik* veut dire tout et rien à la fois. Il peut faire office d'interjection pour marquer l'étonnement, comme il peut avoir une faible charge péjorative. Il peut signifier « étrange », « extraordinaire », « pingre », « mal intentionné », « moche », etc. Sa signification varie au gré des contextes et en fonction de la manière dont le mot est prononcé. Bien entendu, le Kinois, lui, se retrouve. Il suffit d'avoir une oreille exercée pour appréhender toutes les subtilités de ce langage populaire. Les profondes mutations qu'a connues le lingala kinois, qui tend à s'ériger en une entité linguistique plus ou moins autonome, offusquent les puristes, farouches défenseurs du respect des règles grammaticales.

Le lingala courant, lui, se caractérise par sa simplification grammaticale : élimination des préfixes d'accord, réduction des formes verbales, non-respect de la règle de la classe nominale. C'est la langue vivante d'aujourd'hui, parlée par la majorité de ses locuteurs. Le lingala littéraire ou écrit est celui que les missionnaires coloniaux et les gens d'Église aujourd'hui se sont efforcés d'édifier dans le souci de disposer d'une langue plus correcte. Il se caractérise par l'application stricte des règles grammaticales de conjugaison et de la classe nominale. C'est le lingala scolaire, celui des manuels qu'on trouve en vente libre dans les librairies, celui des médias et de l'Église, des prêtres et des pasteurs. Bien des Kinois confessent qu'ils ont du mal à comprendre les présentateurs des journaux télévisés ou radiodiffusés qui utilisent une langue plutôt classique, truffée de vocables comme *gbagba*, *engunduka*, *engomba*,

libanda ya masano, kania, qui signifient respectivement « pont », « train », « ville », « stade » et « fourchette ».

Le kiswahili : la langue de l'Est

Le nom de swahili vient de l'arabe *sawahila* « habitant de la côte », formé sur la racine *sahil* (pluriel : *sawahil*). Le swahili ou kiswahili est donc la langue des Waswahil, habitants de la côte orientale de l'Afrique. Zanzibar est généralement considérée comme le lieu de naissance du kiswahili. Le kiswahili est une langue véhiculaire, dont l'origine remonte loin dans le temps, précise Alphonse Lenselaer, dans son *Dictionnaire swahili-français*, partiellement adapté du *Standard Swahili-English Dictionary*. Il résulte d'une acculturation entre les peuples côtiers de langue bantoue et les marchands arabes et persans établis dans les îles voisines. La langue s'est répandue à la faveur des échanges pratiqués par les commerçants arabes, persans et indiens et, par la suite, par les Européens (Portugais et Anglais). Partie de la côte, elle a pénétré l'arrière-pays en suivant les routes des caravanes. Elle a d'abord gagné les régions côtières pour prendre pied, à une époque plus récente, de l'autre côté des Grands Lacs, dans l'est de la RDC. Aujourd'hui, le kiswahili est parlé de Djibouti jusqu'au centre et au sud de l'Afrique. Il est largement répandu en Tanzanie, qui en a fait sa langue nationale en 1967, en Ouganda et au Kenya, où il est reconnu comme une des langues nationales.

Très tôt le kiswahili fut choisi comme langue d'évangélisation et d'enseignement. La création, en 1930, de l'Inter-Territorial Language Committee, sous l'égide des gouvernements du Tanganyika, de Zanzibar, du Kenya et de l'Ouganda a largement favorisé le développement de la langue et la promotion d'une littérature swahili en encourageant les auteurs africains. Ce comité avait pour objectif de favoriser l'émergence d'un swahili standard et le contrôle des publications en swahili. En 1964, le Comité fut transformé en Institute of Swahili Research et rattaché à l'université de Dar es-Salaam.

Devenue la plus importante langue bantoue, le kiswahili est en constante progression. Sa vitalité lui a permis d'assimiler sans dommage un fort pourcentage de termes empruntés principalement à l'arabe, mais également au persan, au hindi, à l'anglais, au portugais et à d'autres langues bantoues. Il est en passe de devenir une langue moderne, employée dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, dans le commerce, l'industrie, la technique et les sciences.

En RDC, le kiswahili est la langue la plus parlée dans les régions de l'Est, qui ont subi l'influence arabe vers la fin du XVIII^e siècle, ainsi que dans une partie du nord et du sud du pays : les Kivu, le Maniema, la Province orientale et le Katanga. Selon Alphonse Lenselaer, le kiswahili parlé en RDC diverge du kiswahili standard. Il contient bon nombre de mots en dialecte kingwana, l'idiome couramment utilisé dans la province du Maniema. Alphonse Lenselaer rapporte que « les gens du Maniema disent en effet : *Kiswahili ni nyama ya tembo : kila mutu anachumia pake* (le kiswahili ressemble à de la viande d'éléphant : chacun se taille son morceau). En d'autres termes, « on en prend et on en laisse ». Le kiswahili congolais présente un système consonantique réduit. Les phonèmes en Afrique de l'Est, où le kiswahili est souvent la langue première, ne sont pas tous représentés dans l'usage congolais.

Le kikongo et le tshiluba

Le kikongo, appelé également « munu kutuba », est une langue régionale, parlée dans une partie du Congo-Brazzaville, de l'Angola et de la RDC. Son aire de rayonnement correspond à l'ancien territoire qu'occupait le royaume du Kongo, un grand royaume qui naquit au cours du XV^e siècle. En RDC, le kikongo est couramment utilisé dans les régions de l'ouest du pays, notamment dans le Bas-Congo et le Bandundu.

Le tshiluba est la langue de l'ethnie Luba, que l'on désigne aussi sous le terme de Baluba, ou encore de Luba-Kasaï, pour les distinguer des Lubas du Katanga, qui parlent, eux, le Kiswahili.

Bien que parlé dans une petite partie du Katanga par les Lubas du Kasai, le tshiluba se confie principalement dans les deux provinces du Kasai où il est parfois la langue d'enseignement dans plusieurs écoles élémentaires et primaires.

Les religions

Dans leur grande majorité, les Congolais sont croyants et très pratiquants. Selon les régions, l'éducation et les convictions, ils sont catholiques, protestants, musulmans ou animistes. Toutefois le catholicisme est la religion majoritaire. Introduit par les commerçants arabes, dont le célèbre Tippu Tip, l'islam, très minoritaire, est principalement implanté dans l'est du pays, notamment dans le Maniema.

Bien que très croyants, les Congolais sont fortement attachés au principe de la laïcité, largement considéré comme inaliénable. Il s'agit de ne pas blesser les susceptibilités dans un pays où cohabitent pacifiquement diverses confessions religieuses. Ainsi, les différentes Constitutions élaborées depuis que ce pays s'est affranchi du joug colonial belge ont toutes eu au moins un dénominateur commun : la consécration du caractère laïc de l'État congolais. Les nombreux amendements et révisions qu'elles ont toutes subis au cours des trois dernières décennies n'ont pas ébranlé cette conception solidement ancrée dans les mentalités.

Prédominance du catholicisme

La religion catholique est la plus répandue en République démocratique du Congo. Le protestantisme arriverait en seconde position. Catholiques et protestants sont présents dans toutes les régions du pays, même dans les plus reculées. Cette présence de chrétiens est à mettre à l'actif des missionnaires, notamment portugais, qui ont entrepris d'évangéliser les Africains dès le début du XV^e siècle. Le christianisme a connu un premier essor au

XVI^e siècle, dans les parties du continent noir qui sont devenues l'Angola, le Mozambique et le Congo-Kinshasa. Mais c'est surtout à l'époque coloniale que l'évangélisation s'est étendue à une grande partie de la colonie.

Aujourd'hui la pratique religieuse est très développée. Dans les grandes villes, les fidèles se rendent à l'église ou au temple chaque dimanche, pour assister aux services qui se déroulent généralement toute la matinée. En semaine, les paroisses protestantes et catholiques organisent également des messes brèves, tôt le matin ou en fin d'après-midi, dont la durée varie entre un quart d'heure et une demi-heure.

La longue tradition laïque de l'État congolais pourrait laisser croire que les rapports ont toujours été au beau fixe entre les Églises et les gouvernants. Dans la pratique, les choses sont beaucoup plus complexes qu'elles paraissent. Ainsi, la puissante Église catholique romaine a eu des démêlés avec le régime de Mobutu. Accusée de s'immiscer dans la politique, elle a été plus d'une fois dans la ligne de mire des autorités. En son temps, l'ancien cardinal congolais, l'archevêque Joseph Malula, a eu droit à une diabolisation en règle pour ses prises de position jugées incompatibles avec son statut. Si la classe politique a fait souvent preuve d'anticléricalisme, elle n'a pas été épargnée, en retour, par les religieux. Malgré les intimidations dont ils font parfois l'objet, les évêques catholiques publient, à un rythme régulier, des « lettres ouvertes » ou des déclarations, dans lesquelles ils s'insurgent contre les politiques, la corruption et la misère. Même si l'épiscopat s'exprime souvent dans un style sibyllin et euphémique, il n'est pas rare qu'il adopte un ton ferme. Inutile de préciser que ces lettres ouvertes et ces déclarations, qui mettent en avant le bien-être des Congolais et la paix en RDC, sont truffées de verbes tels « condamner », « dénoncer », « désapprouver », « fustiger », etc.

La prolifération des Églises : kimbanguisme, kitawala et les autres...

Le christianisme congolais est connu pour sa personnalité distincte. En effet, la RDC abrite une multitude d'Églises, plus ou

moins importantes et puissantes, aux formes variées qui vont des micro-Églises aux sectes religieuses, en passant par les fraternités de prières, les groupes bibliques et autres regroupements. À l'indépendance, on dénombrait une dizaine d'Églises. Aujourd'hui, elles seraient plus de mille. Fonctionnant à côté des grands réseaux confessionnels catholiques, protestants, kimbanguistes et islamiques, ces Églises, dont une majorité a émergé à l'époque de Mobutu, affichent les étiquettes identitaires des Églises synchrétiques ou des groupes de prière ayant ou non une personnalité civile. Au cours du XX^e siècle, ces Églises ont changé de nature et de contenu. Il est vrai qu'elles ont émergé dans des contextes sociopolitiques très différents qui leur ont imprimé une marque spécifique.

Les premières Églises synchrétiques sont nées à l'époque coloniale. Mélanges de christianisme importé et de traditions religieuses et culturelles locales, elles se sont développées dans le contexte colonial, souvent en opposition à la colonisation. En effet, à diverses époques, des mouvements messianiques se sont insurgés contre « l'occupant », en s'appuyant sur des préceptes religieux. Le kimbanguisme est l'un de ces mouvements. Il tire son nom de Simon Kimbangu, un protestant né à Nkamba dans l'actuelle province du Bas-Congo. Le 18 mars 1921, Kimbangu affirme avoir reçu la révélation de sa vocation. Très vite, il est présenté comme un envoyé de Dieu qui a pour mission de libérer les Noirs, et on lui prête de grands pouvoirs de guérison. Du coup, Nkamba, surnommé « nouvelle Jérusalem », se transforme en lieu de pèlerinage. Kimbangu, qui se fait d'abord appeler *ngunzao* (prophète) puis *invuluzi* (le Sauveur, le Messie), prône l'interdiction de la polygamie et des danses lascives, et la destruction de tous les fétiches.

Peu à peu, le mouvement prend un caractère de revendication et d'opposition au colonialisme, allant jusqu'à encourager les Congolais à ne pas payer l'impôt et sommant les colonisateurs belges de quitter le sol congolais. Inquiètes de l'ampleur que prend le mouvement, les autorités coloniales adoptent une attitude répressive. Kimbangu est arrêté le 6 juin 1921 pour « avoir troublé l'ordre public ». Jugé et condamné à mort, il s'éteint le 12 octobre 1951 à la prison de Lubumbashi.

Le kimbanguisme a survécu à la disparition de Kimbangu et à celle, temporaire, du mouvement, interdit de 1925 à 1958 par les autorités coloniales. Après l'indépendance, le kimbanguisme, qui avait perdu de fait son caractère anticolonialiste, s'est replié sur le Bas-Congo, sa région d'origine. Diangenda, fils de Simon Kimbangu et chef spirituel du kimbanguisme, a voulu le sortir de ce repli pour en faire un mouvement national à caractère universel. Pour asseoir son influence, il s'est appuyé sur Mobutu, qui l'a soutenu financièrement. En retour, Mobutu s'est servi de lui et de ses fidèles pour implanter solidement son pouvoir dans le Bas-Congo. Aujourd'hui, des milliers de Congolais font partie de cette Église qui est reconnue par le Conseil œcuménique des Églises à Genève. Le kimbanguisme a emprunté deux modèles sur lesquels il s'est organisé : l'un au mouvement salutiste avec l'utilisation des fanfares et des tenues militaires ; l'autre à l'Église catholique, avec la pratique de l'aumône et la construction d'un pouvoir financier. En effet, le kimbanguisme est devenu une puissance financière et immobilière.

Le kitawala, une secte dérivée du Watch Tower créé à Pittsburgh vers 1870 par Russel, un riche commerçant américain, a été introduit au Congo par Mwana Lesa (fils de Dieu). Il s'est principalement implanté dans le sud-est du pays en 1925. Fortement réprimé, il a perdu de son influence. En dépit de son fléchissement au fil du temps, ce mouvement dispose encore de poches disséminées çà et là.

La période postcoloniale a vu émerger de nouvelles Églises, particulièrement à l'époque de Mobutu. En effet, à partir de la fin des années 60, les christianismes « établis » ont eu à subir la concurrence de plusieurs idéologies religieuses nouvelles, inventées localement ou venant de l'extérieur. Ainsi, à maintes reprises, on a vu des évangélistes nationaux ou étrangers traverser le pays de part en part pour délivrer la « Bonne Nouvelle » aux paysans vivant dans des régions quasiment enclavées et sevrées de toute information en provenance de Kinshasa, faute de radio et de télévision.

Dans son ouvrage *La transition politique au Zaïre et son prophète Dominique Sakombi Inongo*, l'historien Isidore Ndaywel è Nziem souligne l'introduction, dès la fin des années 60, d'une

nouvelle technique de prière de type pentecôtiste qui s'est insérée de manière inattendue dans toutes les communautés protestantes. Il note :

« (...) déjà en 1972, on dénombrait une centaine d'Églises à caractère prophétique, qui, ressentant le besoin de se fédérer, ont créé ensemble une Église de Jésus-Christ par l'inspiration du Saint-Esprit. Mais cet effort de regroupement ne parvint pas à atténuer la dynamique autonomiste, au point que cet ensemble n'est plus saisissable que comme espace religieux, dont les composantes, en perpétuelle révision, ne se prêtent pas à des précisions statistiques ».

Influençant le catholicisme, le pentecôtisme a produit une multitude de groupes charismatiques, précise Isidore Ndaywel. Mais ce qui est important à souligner, c'est l'émergence d'une nouvelle foi et d'une nouvelle pratique religieuse qui gagne toutes les Églises synchrétiques et tend à atténuer les différences entre elles. Ndaywel poursuit :

« Les tenants de la nouvelle foi désertent volontiers les structures traditionnelles et se regroupent le plus souvent en fraternité de prières, ou dans des groupes bibliques, ces derniers se fédérant en ministères évangéliques, souvent spécialisés en des charismes particuliers comme la délivrance, l'exorcisme, la guérison. Ces micro-Églises ont leurs structures hiérarchiques (animées par des bergers, des évangélistes et des pasteurs), leur liturgie (faite de louanges, d'intercessions et de partage de la parole) et leurs recettes religieuses (constituées de jeûnes, de cures d'âme, de veillées de prières). Entre le chrétien traditionnel et celui "né de nouveau", l'écart est suffisamment grand pour que le passage de l'un à l'autre état soit une conversion, une cause suffisamment noble à laquelle pouvaient être investies prières et privations ».

La majorité de ces micro-Églises ne disposent pas de gros moyens financiers. Elles sont donc amenées à s'abriter n'importe où, parfois dans d'anciens bars-dancings, désertés pour des raisons

économiques, par peur du sida ou parce que les nouveaux pasteurs encouragent leurs adeptes à bannir l'alcool.

La prolifération de ces Églises synchrétiques est liée à la perte de repères, aux difficultés économiques et au désarroi que bon nombre de Congolais ont connu depuis l'indépendance. Dans son ouvrage *Etre Luba au XX^e siècle*, l'historien Martin Kalulambi Pongo souligne :

« Dans cette société zaïroise désarticulée, les Églises officielles et les autres mouvements religieux suscités par la dictature offrent les cadres privilégiés pour un véritable discours social, d'autant plus que les traditions claniques sont rendues chancelantes, alors que les bavardages idéologiques de l'État se sont avérés totalement inopérants. En rapport avec la montée de la misère, de la concussion, de la corruption et de l'arbitraire érigé en mode de gouvernement, les bergers, pasteurs et missionnaires ont, en maintes circonstances, jeté un cri de désespoir : le pays est mort ».

Privés de repères et de valeurs, les Congolais se sont réfugiés dans le religieux, en quête d'un nouveau sens pour construire une autre réalité, différente et distincte. L'arrivée de Laurent-Désiré Kabila au pouvoir – avec tous les problèmes qui en ont découlé – et celle de son fils, Joseph Kabila n'ont pas atténué le phénomène. Loin s'en faut. Les Églises du réveil se sont multipliées dans le pays, attirant un nombre grandissant de fidèles.

Il va sans dire que cette religiosité excessive n'aide pas à la prise de conscience politique. Elle conduirait plutôt au fatalisme, les gens s'en remettant à Dieu. C'est d'ailleurs le discours que tiennent nombre de ces pasteurs, bergers et autres missionnaires dont certains ont une moralité douteuse, n'hésitant pas à se servir de leur aura et de la crédulité de leurs adeptes pour se remplir les poches. Lors des prières œcuméniques qu'ils organisent pour le retour à la paix et à la prospérité du pays, ils promettent monts et merveilles à leurs fidèles qui broient du noir depuis de longues années. L'essentiel de leurs messages consiste à affirmer que la RDC peut sortir de l'ornière à condition que les Congolais se mettent à prier. Ces longues séances d'incantation se terminent

inéluctablement par la collecte de dîmes. Bien que souvent très pauvres, les fidèles, convaincus de la justesse de la cause, n'hésitent pas à racler les fonds de tiroir pour contribuer financièrement au rayonnement de ces ministères.

Ces nouvelles Églises recrutent dans toutes les couches de la société. Toutefois, elles attirent principalement les milieux très défavorisés et les femmes. Selon certaines études sociologiques, les « femmes seules », frisant la trentaine, seraient promptes à opter pour la voie religieuse, par croyance mais aussi dans l'espoir de trouver un compagnon qui pourrait plus tard se transformer en mari. Les hommes tentés par cette voie seraient surtout des chômeurs à la recherche d'un emploi « décent ».

Si elle enchante les uns, la prolifération des Églises inquiète les autres. En effet, le message d'espoir que ces Églises s'acharnent à délivrer n'est pas toujours du goût de tout le monde. Ces nouveaux pasteurs, souvent des jeunes d'une quarantaine d'années, font, de temps à autre, l'objet de critiques acerbes de la part de la presse locale qui les accuse régulièrement d'avoir des motivations troubles. Leurs faits et gestes alimentent les pages des faits divers. Les journalistes dénoncent çà et là de gigantesques scandales financiers présumés ou réels ou s'attaquent à tel ou tel autre pasteur, qui aurait été surpris en flagrant délit d'adultère avec une fidèle. D'autres réfractaires à ces Églises, issus de cercles politiques ou de milieux universitaires, crient à l'arnaque et à la diversion. À coups d'articles au vitriol, l'intelligentsia dénonce ce qu'elle appelle la passivité légendaire des Congolais, accusés d'être très dociles envers les dirigeants d'Églises. Certains sceptiques sont scandalisés par l'apparente opulence de quelques-uns de ces nouveaux bergers qui roulent dans des voitures de luxe et occupent des résidences somptueuses. À Kinshasa, des télévangélistes de la jeune génération disposent de chaînes de télévision et de stations de radio. Catholiques et protestants ont également ouvert des stations de radio thématiques qui diffusent sur la bande FM dans plusieurs villes congolaises. Si les programmes sont en majeure partie consacrés à la propagation de la Bonne Nouvelle ou du message chrétien, ils intègrent aussi des journaux parlés, de courte durée.

2

La société congolaise

Une terre d'accueil

De tout temps, la République démocratique du Congo a été une terre d'accueil. Sous réserve que les étrangers « se conforment aux lois ». Pendant de longues années, les Congolais étaient en bons termes avec les étrangers vivant en RDC. Mais les douloureux conflits qu'a connus le pays à la fin des années 1990 et durant la décennie 2000, avec la bénédiction du Rwanda et de l'Ouganda, se sont traduites par un phénomène de « rejet de l'autre ». Ainsi, les Rwandais ou assimilés ont fait indistinctement l'objet d'une véritable chasse aux sorcières, avec tous les dérapages imaginables et inimaginables. Ce sentiment anti-Rwandais, particulièrement anti-Tutsi, a été exacerbé par le discours politique qui a fait vibrer la corde nationaliste pour fustiger l'implication de l'armée rwandaise puis de groupes armés dans ces conflits aux conséquences catastrophiques pour la RDC, tant sur les plans social et humain qu'économique et écologique.

Plus récemment, l'arrivée massive d'entrepreneurs étrangers, notamment asiatiques – Chinois et Indiens – qui investissent des pans importants de l'économie, y compris le secteur informel, a donné lieu à une poussée xénophobe.

Selon les époques, les mesures économiques prises, les troubles sociopolitiques, les pillages, comme ceux conduits par les militaires en colère dans les principales villes du pays en 1991 et en 1993, ou les guerres ont entraîné le départ de ressortissants étrangers mais favorisé aussi la venue de nouveaux migrants, dont l'origine géographique et le nombre ont changé au fil des décennies. Si l'accueil des étrangers n'est plus aussi chaleureux qu'autrefois, la RDC reste une porte ouverte sur le monde, recevant toujours plus d'étrangers.

La présence d'Européens est ancienne. D'abord limitée aux Portugais qui ont établi, à partir du XV^e siècle, d'importants contacts avec le royaume Kongo, elle s'est élargie, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, à la faveur de la colonisation du pays par la Belgique, aux Belges et à d'autres Européens, en particulier des Grecs et des Italiens, que rejoindront après l'indépendance du pays des Français. Outre les Belges qui travaillaient dans l'administration coloniale ou les grandes sociétés minières et agro-industrielles, la plupart des autres Européens étaient des entrepreneurs privés qui opéraient dans l'import/export, l'agriculture, le commerce de gros et de détail. Ils étaient présents dans toutes les grandes villes du pays, en particulier dans les zones minières et agricoles ainsi que dans la capitale. En effet, Lubumbashi, Kisangani, Mbuji-Mayi accueillait des hommes d'affaires, des enseignants, des missionnaires, des organisations caritatives et autres organismes qui œuvraient en toute quiétude dans le pays.

Après l'indépendance, beaucoup d'Européens ont quitté le pays. Les vagues de départ ont été consécutives aux troubles politiques des années 60, à la zaïrianisation initiée par Mobutu dans les années 1970, aux pillages de 1991 et 1993 et aux multiples remous de la fin des années 1990. De l'époque coloniale, il ne reste qu'une poignée d'Européens, qui ont poursuivi leurs activités vaille que vaille. Certains ont constitué des groupes aux activités très diversifiées, qui pèsent dans l'économie du pays, hors secteur minier.

À côté de cette communauté anciennement implantée dans le pays, les autres Européens résidant en RDC sont des diplomates, des fonctionnaires internationaux, des coopérants et quelques cadres expatriés, le plus souvent des directeurs de filiales de sociétés

étrangères. Ces « expatriés » vivent principalement à Kinshasa, notamment à la Gombe.

Vers le milieu des années 80, la RDC comptait une poignée de Canadiens et d'Américains. Les premiers effectuaient notamment des études de projets de foresterie initiés par le gouvernement. Quant aux Américains, ils étaient soit des investisseurs miniers, soit des volontaires du Corps de la paix qui assistaient la RDC dans divers projets. La présence des Américains, mais également des Canadiens et des Australiens s'est renforcée à partir des années 2000 avec la libéralisation du secteur minier. Outre quelques diplomates, coopérants et fonctionnaires internationaux, intervenant notamment à la Mission de l'ONU pour la stabilisation de la République démocratique du Congo (MONUSCO, ex-MONUC), ces expatriés sont des cadres de sociétés minières anglo-saxonnes, majoritairement installées au Katanga. Le secteur minier accueille également des Russes, des Brésiliens, des Israéliens et autres nationalités.

La présence des Indiens – appelés Indo-Pakistanaï – en RDC est également ancienne. Les premiers cas d'arrivées au Congo d'Indiens, principalement des Ismaéliens, venus d'Afrique de l'Est, ont été enregistrés en 1905. Ils opéraient dans le commerce de gros ou de détail (importation de biens manufacturés et exportation de produits agricoles, d'ivoire et de cuirs et peaux) et certains d'entre eux possédaient des succursales en Afrique de l'Est, au Moyen-Orient et en Inde. Mis à mal pendant la période de zaïrianisation, privés de leurs biens et exclus de leurs affaires, certains d'entre eux ont quitté le pays. D'autres sont revenus tandis que de nouvelles vagues d'Indiens – hindous et musulmans – se sont installées dans le pays à partir des années 1990 et surtout 2000. Aujourd'hui, les Indiens sont actifs dans le commerce de gros et de détail (supermarchés, supérettes), les mines, l'industrie cosmétique et chimique (fabrication d'objets en plastique), l'agro-alimentaire et la restauration ainsi que la fabrication ou l'importation de médicaments génériques, un secteur très développé en Inde.

La première vague de Libanais à s'être implantée en RDC remonte aux années soixante-dix et surtout quatre-vingt, avec la libéralisation du commerce des métaux précieux, or et diamant,

instituée par Mobutu en 1982. Composée principalement de musulmans sunnites, cette vague a investi le commerce des métaux précieux. À partir de la fin des années 1990, une nouvelle vague de Libanais, essentiellement des chiites originaires du Sud-Liban, s'est établie en RDC. Aujourd'hui cette communauté, dont certains membres sont à la tête de groupes puissants, occupe des positions importantes dans le tissu économique. Elle est présente dans le commerce d'importation et de détail, la petite industrie (agro-alimentaire, chimique, petite métallurgie), le transport routier, les mines, les nouvelles technologies de l'information et le BTP. Certains Libanais sont propriétaires d'immeubles (bureaux et appartements) et de villas qu'ils louent à des Congolais ou à des Occidentaux. Bon nombre d'entre eux sont parfaitement intégrés et disséminés à travers le pays dont ils parlent les diverses langues.

Parmi la dernière vague de migrants figurent les Chinois. Arrivés dans la foulée du contrat chinois signé en avril 2008, ils s'implantent dans le pays *via* les entreprises publiques chinoises ou à titre purement privé, et sont présents dans les télécommunications, les mines, les travaux publics, le bâtiment et le commerce de détail, voire le commerce informel.

Parmi les communautés étrangères de l'ex-Zaïre, on trouvait une part importante d'Africains, notamment d'Afrique de l'Ouest, francophones et anglophones : Sénégalais, Maliens, Guinéens, Gambiens et Nigériens. Appelés invariablement « Sénégalais », surnommés « Ndingari », en référence à leur langue jugée « incompréhensible » par le Congolais moyen, ces Ouest-Africains étaient principalement des commerçants basés à Kinshasa. Ils vivaient en majorité dans trois vieilles communes de la capitale : Barumbu, Lingwala et Kinshasa, et exerçaient leurs activités au marché central, aux confins de la commune de la Gombe, ou dans la célèbre rue Kato connue pour ses étals en tôles ondulées utilisées par les « Ouestaf ».

En plein cœur du quartier résidentiel de Matonge, habitait un certain Souley, un diamantaire de nationalité sénégalaise, installé de longue date en RDC. Souley était un personnage haut en couleur, apprécié pour ses « nombreux millions » et ses largesses en faveur des habitants de la rue Oshwe. Il lui arrivait, en effet, de

distribuer des rations de riz et de haricots à ses voisins ou de financer la réparation du bitume de la rue Oshwe qui se dégingle régulièrement pendant la saison des pluies. À la fin des années 80, plusieurs immigrés ouest-africains se sont installés à Kahemba, Tembo et Kahungula. Proches de la frontière angolaise, ces villages congolais étaient des points de vente du diamant d'Angola introduit en RDC par des contrebandiers. L'arrivée de Laurent-Désiré Kabila au pouvoir en mai 1997 et la guerre déclenchée en août 1998 ont poussé une partie de ces « Ouest-Africains » à quitter le pays.

La communauté angolaise a également été largement représentée dans l'ex-Zaïre de Mobutu. Avant l'indépendance de l'Angola en novembre 1975, la RDC avait accueilli plusieurs milliers d'Angolais qui avaient le statut de réfugié. Selon les estimations, elle comptait le plus grand nombre de réfugiés angolais dont la plupart se disaient congolais et parlaient couramment les langues locales. Si bon nombre d'entre eux sont retournés en Angola à la faveur de l'indépendance, certains sont restés au Congo-Kinshasa. Parmi les vedettes de la chanson congolaise, au moins trois sont des Angolais qui se réclament congolais et ont toujours vécu en RDC. À la fin des années 1990, le pays, notamment la capitale Kinshasa, a accueilli de nombreux Congolais de Brazzaville chassés par les troubles politiques nés de la guerre de 1997 qui a opposé les partisans de l'ex-président Lissouba à ceux de Denis Sassou Nguesso, l'actuel président.

Des Zambiens, principalement des Bemba (une communauté commune à la RDC et à la Zambie), sont également présents en RDC, en particulier au Katanga. Parmi les nouvelles vagues d'Africains arrivés récemment dans le pays, figurent les Sud-Africains, actifs dans le secteur minier et le transport routier, les Tanzaniens et des ressortissants d'Afrique de l'Ouest anglophone, présents dans le secteur bancaire.

Une importante diaspora

L'émigration congolaise est un phénomène ancien et aux causes multiples. Les premières vagues de départ remontent à la période coloniale. Mais, c'est surtout après l'indépendance, à partir de la Deuxième République, que le mouvement migratoire s'est amplifié. En effet, les sérieuses difficultés économiques et la dictature instaurée par Mobutu, le deuxième président du pays, ont conduit des milliers de Congolais à l'exil. Au cours des décennies, la géographie des destinations s'est modifiée, aussi bien dans le sens nord-sud que sud-sud. Essentiellement francophones à l'origine, les zones d'accueil ont changé au profit bien souvent de l'espace anglophone. Si l'Europe et l'Afrique comptent le plus grand nombre de migrants congolais, les États-Unis, les pays du Golfe et certains pays d'Asie se sont imposés, plus récemment, comme nouveaux foyers d'accueil.

En Europe, histoire coloniale oblige, la Belgique a été l'un des premiers et des plus importants pays d'accueil. Pour des raisons linguistiques et de proximité par rapport à la Belgique, la France est également devenue, au fil des ans, une destination attractive. Mais d'autres pays européens ont aussi accueilli nombre de migrants congolais au cours des dernières années. Ainsi, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et le Royaume-Uni, en particulier les grands centres urbains britanniques, figurent en bonne position dans la nouvelle géographie migratoire.

Ces communautés congolaises d'Europe ne sont pas très soudées, du fait de leur caractère hétéroclite. En effet, elles sont constituées d'étudiants, d'universitaires ou de cadres bien formés à la recherche d'un bonheur introuvable dans leur pays. À la différence des ressortissants des ex-colonies françaises, notamment celles d'Afrique de l'Ouest, souvent peu scolarisés, les Congolais d'Europe ont généralement un bon niveau d'études.

Mais la diaspora congolaise compte également son lot d'analphabètes disposés à faire n'importe quel petit boulot pour joindre les deux bouts. Elle dénombre aussi ses délinquants connus pour leur goût immodéré de la danse et la « sape » et qui s'adonnent à